

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 19 (1881)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Conseils du samedi  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186287>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Conseils du samedi.* — Une maîtresse de maison bien avisée soigne toujours le couvert, même pour les dîners en tête-à-tête avec son mari. Voici un moyen facile de décorer sa table sans dépense :

On prend un large gobelet ; on coud autour une grossière flanelle ; on place le gobelet ainsi habillé dans une jolie soucoupe pleine d'eau ; il faut alors humecter la flanelle et la saupoudrer de toutes parts de graines de lin qui y adhèrent aisément. La flanelle absorbera l'eau de la soucoupe, qui devra être souvent remplie. Après deux semaines, la flanelle aura disparu sous une belle verdure et, si l'on met dans le gobelet un bouquet de violettes, on aura un surtout fort agréable pour la table de famille. Pendant l'hiver, cette simple décoration aura un double charme.

## L'ÉPI ET L'ORMEAU.

Au bord d'un champ, coiffé d'une rose clochette,  
Un épi, goûtant peu cette fraîche toilette,  
Penchait la tête et se plaignait.  
Un ormeau, son voisin, qu'en tous sens étreignait  
De ses longs bras un cep à la sève opulente,  
Lui dit : — « Petit, d'où te vient ta douleur ?  
— Ah ! réplique l'épi d'une voix triste et lente,  
Je suis si las de porter cette fleur !  
— Pauvret, alors donc qu'elle affaire  
S'il te fallait garder sur toi  
Une souche pesant plus qu'une treille entière !  
— Seigneur, vous êtes fort mille fois plus que moi,  
Je crois même bien d'avantage.  
— C'est vrai, reprit l'ormeau ; ma remarque est peu sage.  
Le liseron dont tu vis entouré  
Est sans doute plus sur ta tige  
Que n'est pour moi ce cep dont mon front est paré  
Et dont jamais je ne m'afflige.  
La brise du matin te balance à son gré »  
Tandis que je tiens ferme au vent qui tord les saules. »  
Pour cette fois c'étaient de bons propos.  
Pour bien comparer deux fardeaux,  
Il faut d'abord mesurer les épaules.

ANTOINE CARTERET.

(Les Muses Santones).

**Lo vegnolan et lo monumeint Davet.**

Se vo z'ài z'ào z'u età pè Cully, vo dussa avai vu proutso dâo lé, tot prés dè l'eindébarcadéro po lè bateaux à vapeu, lè liquittès et lè naviois, 'na granta pierre dè taille aguelià dè bet su on soubassèment assebin ein pierra, et tot déveron, onna palissarda ein fer. Cllia pierra resseimbiè prâo à 'na tchivra dè borné, tot que le n'a min dè goletta, et s'on lâi a met cllia palissarda ein pequiets déveron, l'est po pas que lè bouébo pouéssont lâi alla gryenâ dâi coffiâ per déssus.

Eh bin l'est à cein qu'on lâi dit : lo monument Davet. N'é pas fauta dè vo racontâ l'histoire dè cé bravo gros-majo que volliâvè délivrâ lo canton dè Vaud dè la patta de l'or. Ti lè bons Vaudois la sâvont su lo bet dâo dâi ; et tsacon sè sovint que l'a età arretâ dévant lo café Mounet, su la Palud à Lozena, dzudzi et condanâ sein jurés. Eh bin, l'est rappoo à cè bravo citoyen qu'on lâi a met on monumeint pè Cully, dè iô l'étâi bordzâi. Respet por li !

Ora que vo z'é cein de, vo deri que l'autra né, la né dè Sylvestre, don la né dévant lo bounan, on vegnolan dè pè Cully qu'avai volliu atteintrè la novalla annâie, ein a prâi 'na tôla bombardâie que quand l'a volliu allâ sè reduirè, vayâi tot troblo, tant l'étâi étourlo, et ne sé coumeint cein sè fe mâ ein s'ein alleint, âo liu de sâidrè la route, mon gaillâ sè va-te pas eimbonmâ contrè lo monumeint, que ma fâi l'est tche lè quatro fai ein l'air, tot einsagnolâ pè la téta ! Quand l'a volliu sè relévâ, sa man a reincontrâ ion dâi barreaux dè la palissarda que lâi a âidi à sè remetrè su pi, et quand l'a volliu s'eimbantsi pe liein, l'a reincontrâ on outro barreau, et pi onco on outro et adé, adé dâi barreaux. Lo gaillâ tot eimbrellicoquâ ne savâi pas dein lo mondo iô l'irè. Baillè dou âo trâi iadzo lo tor dâo monumeint adé ein tegneint lè barreaux et à la fin dâo compto, preind poaire et sè met à criâ ein âide miséricorde. Quand lè dzeins ont oïu criâ âo séco sont z'u vairè que y'avai et arrevâ su la pliace l'ont boeila : Qu'est-te que y'a ?

— Clliaô pouésons ! que repond l'autro, m'ont einclliou !

## 3

**Le Contrebandier**

» Elle avait promis, ce mot répondait à tout ; dans la loyauté de son âme, elle ne croyait pas qu'aucune puissance humaine pût la délier de l'engagement qu'elle avait pris. Son langage était tranquille, mais plein d'assurance. Son regard avait cette limpidité qui révèle la franchise d'une personne qui n'a rien à taire, rien à cacher. Jamais elle n'a menti, je pouvais croire à la sincérité de son récit ? il était le reflet de la vérité exposée sans restriction.

» Je voulus insister sur ma démonstration et lui persuader que l'homme dont la langue dorée l'avait séduite était indigne dn son amour ; elle se renferma toujours dans la même réponse :

— J'ai promis.

» Je comprenais quelle force irrésistible il y avait dans cet argument pour une âme droite où jamais on n'avait surpris ni un détour ni une réticence. Ianino était de ces femmes doucement inébranlables, invincibles dans leurs résolutions, quand une fois elles se sont figuré entendre le langage de leur conscience. Puis, les montagnes sont comme la mer ; on ne vit pas impunément au milieu d'elles. L'imagination s'y empreint de la grandeur des objets qui nous entourent, et les impressions prennent des proportions étrangement exagérées. J'examinai Ianino quand je la voyais immobile, le regard perdu sur les cimes neigeuses où les aigles apparaissaient comme des points presque imperceptibles ; je devinais qu'elle pensait au proscrit absent et à l'engagement sur lequel elle s'était enchaînée.

« Un jour, en rentrant à la maison, je vis un de ces pâtres qui servent souvent d'espions et d'auxiliaires aux contrebandiers. Il suivait la même direction que moi, mais se dissimulait avec précaution derrière les rochers, en me voyant aller brusquement à lui ; il parut déconcerté, mais la fuite était impossible :

— Que viens-tu faire ici ? lui dis-je.

» Son trouble me prouva qu'il avait à redouter un interrogatoire. Je le pressai de questions et le forçai d'avouer qu'il était porteur d'une lettre pour ma fille. Il fallut bien qu'il me la remit, puis je le renvoyai à son troupeau.

» Cette lettre me brûlait les doigts. Un pressentiment m'en dénonçait l'auteur. D'un pas fiévreux, je rejoignis Ianino, qui précisément rentrait en ce moment d'une course dans la vallée.

— Lis-moi cette lettre, lui dis-je.

» Elle la parcourut rapidement et pâlit.